

Marguerite Andersen

Des affinités au tournant de la page

Mariel O'Neill-Karch

Number 56, March 1990

Cultur'Elles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42661ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

O'Neill-Karch, M. (1990). Marguerite Andersen : des affinités au tournant de la page. *Liaison*, (56), 31–31.

Marguerite Andersen

Des affinités au tournant de la page

par Mariel O'Neill-Karch

La première fois que j'ai entendu parler de Marguerite Andersen, c'était en 1983 sur les ondes de Radio-Canada, lors d'un entretien portant sur son roman, **De mémoire de femme** (Quinze, 1983). J'avais été fascinée par ce qu'elle disait de la structure de base du livre, celle d'un tiroir d'imprimerie avec ses nombreuses cases. *Il me faut toujours une structure, un plan*, affirme-t-elle encore six ans plus tard, alors que je l'interviewe dans le salon ensoleillé de l'appartement en mansarde où elle habite, entourée de souvenirs de son enfance allemande, de ses séjours en Afrique et de la vie qu'elle s'est créée au Canada.

Et c'est en français qu'elle veut la vivre, cette vie, comme l'indique son changement de prénom, de Margret à Marguerite, ce qui ne va pas sans poser de problèmes. *Quand je vais au Québec, les gens me disent Margaret, bien que, partout où je publie, c'est Marguerite. Je leur dis, je leur répète, ils continuent à m'appeler Margaret. Je ne m'appelle pas Margaret. Ça, c'est un nom anglais. J'ai eu un nom allemand, maintenant j'utilise un nom français.*

Le français, c'est sa mère qui a insisté pour qu'elle l'apprenne à Berlin, dès l'âge de six ans, et c'est à cause de cela qu'elle peut dire que le français est sa deuxième langue maternelle.

Et quand elle a eu le temps d'écrire de la fiction, après les mariages, les maternités et les travaux universitaires, c'est en français que les mots sont venus, hésitants au début, puis de plus en plus assurés. *Est-ce que j'écris tous les jours en ce moment? Presque. Je dirais au moins deux jours par semaine, c'est mon occupation essentielle. Et de toute façon, ma vraie occupation, c'est ça.*

Je lui ai demandé pourquoi elle écrivait de la fiction plutôt que des articles critiques, comme la plupart de ses collègues universitaires. *Quand je termine un poème, une nouvelle, même un chapitre de roman, je suis satisfaite, je me sens légère et bien. Je suis heureuse. Mais quand j'écris un article critique, ma foi, ça ne me rend pas particulièrement heureuse. C'est comme ça. Puisque j'ai envie d'être heureuse...*

Son bonheur vient en grande partie du fait qu'à travers l'écriture, elle peut établir des affinités avec d'autres personnes qui ont des émotions semblables aux siennes, des femmes surtout, car Marguerite Andersen est une féministe convaincue et active, tant sur le plan littéraire que social. Ses enfants aussi sont ses interlocuteurs, sa fille d'abord, ce qui a donné un très beau livre, **L'autrement pareille** (Prise de Parole, 1984), et ses deux fils avec qui elle entretient des rapports un peu plus distants. *Je pense que c'est une question d'âge. J'ai eu mes fils très jeune. Ils se sont mariés. Ils ne vivent pas dans la même ville que moi. Et puis ils ne sont pas du même sexe. Je pense que cela a une très grande importance. Donc les sentiments sont peut-être un peu moins intenses, certainement moins difficiles. J'ai eu moins de difficulté avec mes fils que je n'en ai eu avec ma fille. Et j'ai été très surprise quand j'ai constaté qu'il y avait quelque part une possibilité d'obstacle.*

C'est la difficulté de communiquer avec un de ses fils qu'elle explore dans « Les chats se caressent dans le sens du poil ». *Ça me tracassait beaucoup. Finalement je me suis dit qu'il valait mieux écrire quelque chose là-dessus. Et alors, ça m'est venu comme ça. Je l'ai écrit. Je me sens encore une fois plus légère.*

Mais ce ne sont pas les rapports mère-fille ou mère-fils qui préoccupent en ce moment Marguerite Andersen. *J'ai un roman en chantier et j'ai une vague structure. Il s'agit d'un homme qui ne sait pas comment se comporter, comment être heureux avec les femmes, telles qu'elles sont maintenant. Et à la fin, je pense qu'il va disparaître en Éthiopie, comme Rimbaud, seulement Rimbaud est revenu. Mais la seule structure que j'ai, et qui est difficile, c'est que je voudrais pouvoir mélanger le rêve et la réalité de façon à ce que le lecteur ou la lectrice ne sache pas si c'est le rêve ou la réalité.*

Il est donc évident que le tiroir d'imprimerie du début ne pourra plus servir et que le gros roman que Marguerite Andersen veut faire devra attendre qu'elle invente un nouveau langage. Mais comme les mots anciens se font toujours pressants, elle en saisit quelques-uns au passage et en fait des nouvelles.